

Les attributs linguistiques et la détermination du revenu des hommes au Québec en 1971 : les groupes d'âge et d'éducation

Language skills and the determination of the labour earnings of Quebec males in 1971

François Vaillancourt

Volume 55, Number 3, juillet–septembre 1979

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/800839ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/800839ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

HEC Montréal

ISSN

0001-771X (print)

1710-3991 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Vaillancourt, F. (1979). Les attributs linguistiques et la détermination du revenu des hommes au Québec en 1971 : les groupes d'âge et d'éducation. *L'Actualité économique*, 55(3), 426–447. <https://doi.org/10.7202/800839ar>

Article abstract

This paper examines the role that language skills play in the determination of the labour earnings of Quebec males in 1971 both for all males and for age and education specific subgroups. The first part of the paper presents the conceptual framework and the gross earnings differences between anglophones and francophones in Quebec. The second part describes the data and the variables used and the third and fourth parts contain the regression results and a discussion of the economic meaning of these results. In a nutshell these results indicate that knowing English is a more highly rewarded skill than knowing French in Quebec in 1970 and that the returns vary with the age but not with the education of Quebec males.

LES ATTRIBUTS LINGUISTIQUES ET LA DÉTERMINATION DU REVENU DES HOMMES AU QUÉBEC EN 1971 : LES GROUPES D'ÂGE ET D'ÉDUCATION *

Introduction

Depuis les travaux des années 1960 de la Commission royale d'enquête sur le bilinguisme et le biculturalisme au Québec, il est généralement accepté par les observateurs de la société québécoise qu'il existe des différences de revenus entre anglophones et francophones au Québec qui sont dus à autre chose qu'à des différences dans les autres attributs de ces deux groupes. Dans ce texte nous présentons les résultats empiriques d'analyses de régressions faites à partir des micro-données du recensement canadien de 1971 qui nous permettent d'estimer la contribution des attributs linguistiques à l'explication du revenu des travailleurs masculins du Québec.

Le texte se divise en quatre parties. Dans la première, nous exposons brièvement notre conception du rôle du langage dans l'activité économique et nous présentons les disparités brutes de revenus entre hommes anglophones et francophones en 1970¹ au Québec. Dans la deuxième, nous décrivons brièvement notre échantillon et les variables utilisées. Dans la troisième, nous présentons et discutons nos résultats de régressions et dans la quatrième nous cherchons à interpréter les résultats sur le rendement monétaire des attributs ethniques et linguistiques tel qu'estimé à partir des résultats de régression.

* Texte d'une communication présentée au Congrès de la Société canadienne de science économique, tenu du 9 au 11 mai 1979 à l'Université de Montréal dans le cadre du Congrès de l'ACFAS.

1. Bien que les données soient tirées des Bandes d'échantillonnages à grande diffusion préparées à partir des données du Recensement de 1971, le revenu est celui gagné par l'individu en 1970 car c'est sur celui-ci que portait la question du Recensement de 1971 sur les revenus.

I — *Le rôle du langage dans l'activité économique et le statut socio-économique des anglophones et francophones du Québec en 1970*

Nous présentons ici brièvement le rôle du langage dans l'activité économique : le lecteur intéressé trouvera un exposé plus complet dans Vaillancourt (1978). Le langage peut se définir comme un ensemble de signes vocaux ou écrits qui permettent la communication entre les hommes. Dans les sociétés qui nous entourent on observe que les hommes utilisent le langage comme moyen d'accès aux biens de consommation, comme moyen de rendre leur travail et leur capital humain disponible sur le marché du travail et comme moyen d'acquérir du capital humain non linguistique. Il nous semble donc correct de traiter le langage comme du capital humain, dit général au sens de Becker (1964).

Alors que tout langage connu par un individu fait partie de son capital humain, le premier langage qu'il apprend, sa langue maternelle, a également la propriété d'être un des principaux déterminants de son groupe ethnique² et de le refléter. Donc, la langue maternelle d'un individu joue deux rôles dans sa vie alors que les autres langues qu'il apprend par la suite n'en jouent qu'un, celui de capital humain, à moins qu'il ne décide de passer de son groupe ethnique d'origine à un de ceux dont il a appris plus tard la langue.

La valeur sur le marché du travail de la connaissance de l'une ou de l'autre langue ou de l'appartenance à l'un ou l'autre groupe ethnique va dépendre de la demande et de l'offre des divers attributs ethno-linguistiques dans un marché de travail donné. Prenons une société où les individus appartiennent aux groupes ethniques *E* et *F* et connaissent soit *E*, *F* ou les deux. Si la langue *F* ne peut pas être utilisée au travail alors les individus du groupe *E* retireront un rendement monétaire de zéro à la connaître. Ceci ne veut pas dire que certains ne l'apprendront pas pour l'utiliser dans des activités de consommation ou dans leurs relations inter-personnelles. Par contre les individus du groupe *F* doivent tous connaître *E* s'ils veulent travailler. Si en moyenne, ils parlent aussi bien la langue *E* que les membres de ce groupe et s'il n'y a pas de discrimination contre les membres du groupe *F*, alors s'ils ont le même capital humain non linguistique, ils seront payés comme les membres du groupe *E*.

Ce qui précède fait ressortir que, dans une société donnée, il peut y avoir des différences dans la rémunération de deux individus similaires en tout, sauf par leur langue maternelle, sans qu'on puisse conclure à la discrimination contre les membres du groupe dont la langue n'est pas celle du travail ; il suffit que ces derniers maîtrisent moins bien cette langue, en moyenne, que les individus dont elle est la langue maternelle.

2. Notre définition de groupe ethnique n'est pas celle employée par Statistique Canada qui relie l'ethnie du moment à celle du premier ancêtre paternel qui s'est établi en Amérique.

Ceci semble fort plausible surtout si chaque groupe peut utiliser sa langue maternelle pour acquérir son éducation et dans ses relations interpersonnelles, ce qui est fonction des arrangements institutionnels et de l'environnement socio-linguistique dans l'une ou l'autre société.

Divers facteurs déterminent le choix de la langue de travail d'une société (Vaillancourt, 1978). Côté demande, on peut supposer que l'entrepreneur préfère travailler dans sa langue maternelle puisqu'en l'utilisant il est, *ceteris paribus*, plus productif étant donné que, par hypothèse, il la maîtrise mieux que tout autre langue. Deuxièmement, la langue dans laquelle la technologie est accessible, c'est-à-dire la langue dans laquelle sont écrites les instructions de fonctionnement et de réparation du capital physique, a également un impact sur le choix de la langue de travail. Troisièmement la langue des fournisseurs de l'entreprise et des acheteurs de ses produits a une influence sur les connaissances linguistiques requises dans certains postes. Les facteurs de demande ne sont pas les seuls déterminants de la langue de travail dans les diverses composantes (production, vente et service, administration) de la firme. En effet, côté offre, les attributs linguistiques de la main-d'œuvre disponible sur un marché donné peuvent amener une entreprise qui, par exemple, préférerait opérer dans la langue *E*, à opérer en tout ou en partie dans la langue *F* car elle acquiert ainsi un accès plus aisé à la main-d'œuvre³.

L'esquisse que nous avons tracée ci-haut des mécanismes qui déterminent le choix de la langue de travail dans une entreprise, ou dans ses composantes, et par agrégation dans une société, est évidemment incomplète car elle ne tient pas compte des aspects dynamiques des choix linguistiques qui expliquent pourquoi, en un point dans le temps, on observe telle ou telle autre situation d'offre et de demande. Elle manque

TABLEAU 1

REVENU MOYEN DES HOMMES, 15 ANS ET PLUS, SELON LEUR
LANGUE MATERNELLE ET LEUR CONNAISSANCE D'UNE DEUXIÈME LANGUE
Québec, 1970

	Anglophones		Francophones	
	Unilingues	Bilingues	Unilingues	Bilingues
Revenu moyen	8,776	8,350	5,198	7,146
Ecart par rapport à celui des unilingues francophones	1.69	1.61	—	1.37

SOURCE : Calculs faits à partir de l'échantillon 1/100 de Statistique Canada. Les critères de choix des individus sont décrits dans le texte.

3. Quitte à réclamer des autorités compétentes qu'elles s'assurent que les générations futures de travailleurs soient bilingues.

également de rigueur formelle mais elle nous permet quand même de voir pourquoi au Québec on ne serait pas surpris du fait que l'anglais plutôt que le français est la langue privilégiée sur le marché du travail. En effet en 1970 les anglophones sont, toutes proportions gardées, de plus importants propriétaires que les francophones du capital de production au Québec, et l'anglais est la langue de la technologie et des marchés extérieurs du Québec (Vaillancourt, 1978).

Une première façon d'examiner si l'anglais est, relativement parlant, plus rentable que le français au Québec est d'examiner les écarts bruts de revenus. Nous ferons cela non seulement en distinguant entre ceux qui savent l'anglais et ceux qui l'ignorent mais également en tenant compte explicitement de la langue maternelle des individus afin d'examiner si l'on observe la présence de différences de revenus entre groupes ethniques. Ces écarts seront examinés pour l'ensemble des individus retenus et pour un découpage spécifique en groupes d'âge et d'éducation. En effet, il nous semble intéressant d'examiner si la rémunération des attributs linguistiques est la même qu'un individu soit au début ou à la fin de sa vie active ou qu'il ait peu ou beaucoup d'années de scolarité car des politiques visant à changer les rendements relatifs du français et de l'anglais au Québec seront sans doute différentes si la prime dont jouit l'anglais varie selon l'âge ou l'éducation ou si elle demeure constante quels que soient l'âge ou l'éducation des individus. Examinons tout d'abord les disparités pour l'ensemble des individus.

A l'examen du tableau 1, on constate que ce sont les anglophones qui gagnent le plus, suivis des francophones bilingues puis des francophones unilingues. Ceci semble indiquer que non seulement l'anglais est une langue qui rapporte plus que le français sur le marché du travail québécois, mais également que le fait d'avoir l'anglais comme langue maternelle plutôt que le français est rentable sur le marché du travail québécois. Examinons maintenant si ces différences sont les mêmes par groupes d'âge et d'éducation.

A l'examen du tableau 2 on constate que l'écart entre les unilingues francophones et les trois autres groupes s'accroît lorsqu'on passe du groupe d'âge 25-34 à celui de 35-44 puis à celui de 45-54 puis décroît lorsqu'on passe au groupe 55-64. Par exemple, l'écart à l'avantage des unilingues anglophones passe du simple au double lorsqu'on passe du groupe 25-34 au groupe 45-54. Quant au tableau 3, il nous indique que l'écart entre les unilingues francophones et les trois autres groupes varie selon le niveau d'éducation des individus atteignant son maximum chez les individus ayant une douzième ou treizième année de scolarité. Il semble donc que la prime dont jouit l'anglais sur le marché du travail québécois n'est pas constante quel que soit l'âge ou l'éducation des individus.

Les écarts bruts de revenus signalés ci-haut peuvent évidemment être le résultat de facteurs autre que les attributs linguistiques des individus. Afin de vérifier si tel est le cas, nous utiliserons la technique de la régression multiple afin d'examiner l'effet net de la langue sur le revenu des hommes du Québec en 1970. Dans la seconde partie du texte nous pré-

TABLEAU 2

REVENU MOYEN DES HOMMES, 25-64 ANS, SELON LEUR LANGUE MATERNELLE ET LEUR CONNAISSANCE D'UNE DEUXIÈME LANGUE, QUATRE GROUPES D'ÂGE Québec, 1970

Revenu moyen (Ecart par rapport à celui des unilingues francophones)	Anglophones		Francophones	
	Unilingues	Bilingues	Unilingues	Bilingues
Groupe 25-34	8,342 (1.44)	8,879 (1.54)	5,774 (—)	7,396 (1.28)
Groupe 35-44	11,214 (1.74)	10,921 (1.69)	6,455 (—)	8,783 (1.36)
Groupe 45-54	11,651 (1.93)	10,400 (1.73)	6,028 (—)	8,624 (1.43)
Groupe 55-64	10,091 (1.82)	9,010 (1.63)	5,532 (—)	7,656 (1.38)

SOURCE : Calculs faits à partir de l'échantillon 1/100 de Statistique Canada.

TABLEAU 3

REVENU MOYEN DES HOMMES, 15 ANS ET +, SELON LEUR LANGUE MATERNELLE ET LEUR CONNAISSANCE D'UNE DEUXIÈME LANGUE, CINQ GROUPES D'ÉDUCATION Québec, 1970

Revenu moyen (Ecart par rapport à celui des unilingues francophones)	Anglophones		Francophones	
	Unilingues	Bilingues	Unilingues	Bilingues
Primaire ou moins	6,019 (1.12)	6,604 (1.23)	5,354 (—)	6,412 (1.20)
Secondaire (9-10)	7,607 (1.51)	7,561 (1.50)	5,049 (—)	6,823 (1.35)
Secondaire (11)	7,573 (1.64)	8,084 (1.75)	4,612 (—)	6,306 (1.37)
Secondaire (12-13)	10,776 (2.47)	9,558 (2.19)	4,365 (—)	6,900 (1.58)
Un an d'université ou plus	11,470 (1.73)	9,706 (1.47)	6,622 (—)	9,085 (1.37)

SOURCE : Calculs faits à partir de l'échantillon 1/100 de Statistique Canada.

sentons l'échantillon, la forme fonctionnelle et les variables retenues lors de l'application de cette technique.

II — *L'échantillon, la forme fonctionnelle et les variables*

Nous voulons étudier les facteurs déterminants des revenus des hommes du Québec en 1970. Pour ce faire, nous avons choisi d'utiliser l'équation type des modèles de capital humain (Mincer, 1974) ; dans cette équation on cherche à expliquer le revenu des individus par le capital humain qu'ils détiennent.

Nous indiquons d'abord quels sont les individus étudiés, puis nous décrivons la forme fonctionnelle de la relation revenu-caractéristiques individuelles et finalement nous décrivons les variables retenues et nos attentes sur leurs signes, et, lorsqu'approprié, l'ordre de grandeur de leurs coefficients.

Il y a 60,280 individus résidant au Québec sur la bande d'échantillonnage à grande diffusion — individus-provinces que Statistique Canada a préparé à partir du fichier maître du recensement. Comme nous n'en utilisons que 9,869 dans nos analyses nous croyons utiles de préciser ce qui cause ces différences. Nous avons exclu :

- les femmes car l'information à notre disposition ne nous permet pas de mesurer adéquatement leur expérience et car nous voulions maintenir une certaine comparabilité avec d'autres études dans le domaine ⁴ (Raynauld *et al.*, 1969 ; Boulet, 1976) ;
- les allophones et les non-Blancs car nous ne disposions pas de suffisamment d'observations sur ces individus ;
- les individus qui n'avaient pas un revenu salarial positif en 1970, dont le revenu salarial n'était pas la principale source de revenu en 1970, qui n'étaient pas des salariés lors du recensement et qui avaient immigré au Canada en 1970 ou 1971. Ces individus ont été exclus afin de nettoyer l'échantillon ;
- finalement, les individus travaillant dans les industries « *Agriculture, Fishing and Trapping* » et « *Industry not determined* » et les occupations « *Artistic and Literary* », « *Religion* », « *Farming* », « *Other occupations* » et « *Occupations not stated* » ⁵. Ceci a été fait soit parce que le modèle du capital humain s'appliquait mal (agriculture, prêtrise) ou encore parce qu'ailleurs dans nos travaux nous examinons l'impact des attributs linguistiques par industrie et occupation (Vailancourt, 1978).

4. Voir Lussier (1978) pour un essai d'analyse des déterminants des salaires des femmes au Québec en 1970.

5. Nous utilisons ici les titres exacts que l'on trouve dans le manuel mis à la disposition des utilisateurs des bandes d'échantillonnage à grande diffusion par Statistique Canada.

Nous avons choisi de retenir une forme fonctionnelle log-linéaire ; c'est-à-dire que nous estimerons la relation entre le logarithme naturel du revenu et diverses variables indépendantes. Ce choix se justifie à la fois sur le plan théorique (Mincer, 1974) et sur le plan empirique. Sur ce dernier point, notons que le choix d'une telle forme fonctionnelle permet de diminuer la probabilité d'hétéroscédasticité (Riboud, 1975), de rendre plus plausible l'hypothèse de normalité et de profiter de l'expérience d'une série d'auteurs qui ont choisi cette forme (Heckman et Polachek, 1974 ; Welland, 1976) car, comme l'écrit Taubman, « ... a variety of tests suggested that the semi-log form was statistically better than double logs or linear form » (1976, p. 453). Notre variable dépendante sera donc le logarithme du revenu salarial de l'année 1970.

Nous avons choisi d'inclure dans nos variables indépendantes quatre variables, en plus de celles qui tiennent compte des attributs linguistiques et qui sont discutés plus bas. Ce sont :

- l'éducation, variable traditionnelle dans les modèles de capital humain. Etant donné l'information à notre disposition, nous l'avons incluse sous forme de variable polytomique et nous nous attendons à ce que la relation entre le revenu et l'éducation ait une pente positive ;
- l'expérience, à nouveau une variable traditionnelle dans les modèles de capital humain. Nous la calculons en soustrayant de l'âge d'un individu un nombre présumé d'années de scolarité (Vaillancourt, 1978). Comme de nombreuses analyses ont montré une relation positive mais concave entre expérience et revenu, nous incluons à la fois l'expérience et son carré comme variables explicatives car nous croyons trouver un profil similaire ;
- le nombre de semaines travaillées, une variable dont le rôle dans les équations de revenus est quelquefois remis en cause, est également inclus. A nouveau à cause de l'information disponible, nous devons utiliser une variable polytomique ; nous nous attendons à ce que la relation entre le revenu et le nombre de semaines travaillées soit également à pente positive. Certes, nous réalisons qu'il serait préférable de déterminer simultanément semaines de travail et revenu mais cela ne nous a pas été possible ;
- la région du Québec où l'individu réside. Nous distinguons entre région rurale, petit centre urbain et grand centre urbain en utilisant une variable polytomique ; nous nous attendons à ce que la résidence dans un centre urbain accroisse les revenus d'un individu.

Quant à nos attributs linguistiques, nous utilisons une variable polytomique qui nous permet de tenir compte à la fois de la langue maternelle et de la connaissance du français ou de l'anglais comme langue seconde. Nos attentes sur les coefficients sont les suivantes :

- i) les anglophones et les bilingues francophones gagnent plus que les unilingues francophones puisqu'ils connaissent l'anglais ;
- ii) les anglophones gagnent plus que les bilingues francophones soit parce qu'ils parlent mieux l'anglais, soit à cause de leur origine ethnique, soit à cause de ces deux facteurs ;
- iii) les bilingues anglophones gagnent plus que les unilingues anglophones car ils ont plus de capital humain, connaissant une langue seconde.

Cette variable polytomique nous permettra donc de tenir compte du rôle de la langue comme capital humain dans la détermination du revenu des individus, de même que du lien qui existe, règle générale, entre la langue maternelle et l'appartenance ethnique des anglophones et francophones du Québec.

Etant donné que nous avons noté plus haut que les différences brutes de revenus entre anglophones et francophones semblent varier selon l'âge et l'éducation des individus, il nous semble utile d'examiner si de telles variations apparaîtront également dans le calcul des différences nettes⁶ de revenus entre anglophones et francophones. C'est pourquoi nous estimons des régressions où langue et éducation et langue et expérience sont combinés pour former des variables indépendantes interactives et des régressions par groupe d'éducation et d'âge.

III — *Les résultats de régression*

Dans cette section, nous examinons les résultats d'analyses de régression faites pour l'ensemble des individus retenus de même que pour des sous-groupes d'âge et d'éducation. Notons ici que les catégories omises des variables polytomiques sont primaire (0-8) pour la variable d'éducation, francophones unilingues pour la variable de langue, 1-13 semaines pour la variable de semaines travaillées, et région rurale pour la variable de région et que sous chaque coefficient apparaît, entre parenthèses, la statistique *t*. Un astérisque à côté du coefficient indique qu'il est significativement différent de zéro, lorsqu'on utilise un seuil de signification de 95% et un test *t* à une queue : deux astérisques indiquent qu'il est significativement différent de zéro au seuil de 99%.

Nous examinons d'abord au tableau 4 les résultats de régressions obtenus pour l'ensemble des individus. Dans la colonne (1), nous présentons les résultats obtenus en faisant l'hypothèse qu'il n'y a pas d'interaction entre langue et éducation ou langue et expérience. Dans les colonnes (2) et (3), nous examinons s'il y a de telles interactions en insérant des variables interactives dans l'équation.

6. Par différences nettes nous entendons celles calculées à partir des coefficients de régressions.

TABLEAU 4

RÉGRESSION DU LOGARITHME DU REVENU SUR DIVERS
ENSEMBLES DE VARIABLES INDÉPENDANTES,
ENSEMBLE DES INDIVIDUS
Québec, 1970

	Régression sans termes interactifs (1)	Régressions avec termes interactifs	
		Langue/Education (2)	Langue/Expérience (3)
Constante	5.980** (214.57)	5.997** (207.49)	6.0** (188.70)
<i>Langue</i>			
Anglophones unilingues	0.129** (5.41)	0.19 (0.39)	-0.115* (-2.14)
Anglophones bilingues	0.136** (5.95)	0.156** (3.42)	0.015 (0.33)
Francophones bilingues	0.099** (7.56)	0.083** (3.95)	0.140** (4.88)
<i>Scolarité</i>			
Ecole secondaire 9-10	0.124** (7.79)	0.106** (4.89)	0.121** (7.48)
Ecole secondaire 11	0.218** (10.75)	0.195** (6.41)	0.21** (10.28)
Ecole secondaire 12-13	0.273** (13.17)	0.232** (6.86)	0.257** (12.23)
Un an d'univer- sité ou plus	0.590** (29.05)	0.602** (15.36)	0.063** (28.54)
<i>Expérience</i>			
Expérience	0.065** (45.66)	0.065** (44.81)	0.063** (20.96)
(Expérience) ²	-0.001** (-38.78)	-0.001** (-38.10)	-0.001** (-25.03)
<i>Semaines travaillées</i>			
14-26 semaines	0.841** (28.41)	0.839** (28.25)	0.841** (28.41)
27-39 semaines	1.347** (46.92)	1.346** (46.75)	1.344** (46.82)
40-48 semaines	1.658** (60.30)	1.655** (60.11)	1.654** (60.20)
49-52 semaines	1.808** (74.60)	1.807** (74.35)	1.804** (74.46)
<i>Régions</i>			
Urbaine 30,000+	0.052** (3.09)	0.51** (3.07)	0.055** (3.32)
Urbaine 30,000-	0.074** (3.89)	0.074** (3.90)	0.076** (4.00)

TABLEAU 4 (suite)

	Régression sans termes interactifs (1)	Régressions avec termes interactifs	
		Langue/Education (2)	Langue/Expérience (3)
<i>Interaction langue/éducation</i>			
Ecole secondaire 9-10/UA	—	0.103 (1.52)	—
Ecole secondaire 11/UA	—	0.095 (1.23)	—
Ecole secondaire 12-13/UA	—	0.225** (2.81)	—
Un an d'univer- sité ou plus/UA	—	0.151* (2.08)	—
Ecole secondaire 9-10/BA	—	-0.006 (-0.09)	—
Ecole secondaire 11/BA	—	0.036 (0.51)	—
Ecole secondaire 12-13/BA	—	0.044 (0.51)	—
Un an d'univer- sité ou plus/BA	—	-0.096 (-1.42)	—
Ecole secondaire 9-10/BF	—	0.036 (1.13)	—
Ecole secondaire 11/BF	—	0.031 (0.76)	—
Ecole secondaire 12-13/BF	—	0.046 (1.07)	—
Un an d'univer- sité ou plus/BF	—	-0.011 (-0.24)	—
<i>Interaction langue/expérience</i>			
Expérience/UA	—	—	0.027** (5.24)
(Expérience) ² /UA	—	—	-0.0005** (-4.78)
Expérience/BA	—	—	0.011** (2.57)
(Expérience) ² /BA	—	—	-0.0002* (-1.99)
Expérience/BF	—	—	-0.002 (-0.72)
(Expérience) ² /BF	—	—	0.0 (0.7)
\bar{R}^2	0.617	0.617	0.619
Statistique F	1061.72	590.76	764.03
# d'individus	9869	9869	9869

Dans le cas des variables interactives, « UA » signifie unilingue anglophone, « BA » bilingue anglophone et « BF » bilingue francophone.

A l'examen de l'équation IV - 1 on constate que l'ensemble des coefficients est significatif et que le R^2 est relativement élevé. Les coefficients d'expérience sont d'un ordre de grandeur similaire à ceux trouvés ailleurs et indiquent un sommet à trente-deux ans d'expérience. Les coefficients d'éducation indiquent une relation positive entre cette variable et le revenu : un individu qui a au moins un an d'université gagne 80% de plus, *ceteris paribus*, qu'un individu qui a de zéro à huit ans d'école élémentaire⁷. Les coefficients des semaines travaillées indiquent qu'il existe également une relation positive entre cette variable et le revenu et ceux des variables « régions urbaines » supportent l'hypothèse de revenus plus élevés dans ces régions.

Quant aux coefficients des variables de langue ils sont tous positifs et significatifs ce que l'hypothèse i) sur la rentabilité de l'anglais sur le marché du travail québécois nous avait amené à prédire. Afin de vérifier si nos résultats empiriques supportent les hypothèses ii) et iii), il nous faut examiner si les écarts entre les coefficients des variables de langue sont significatifs. Pour ce faire, nous utilisons un test-t dont la formule est :

$$t = \frac{\hat{B}_1 - \hat{B}_2}{\sqrt{\text{var } \hat{B}_1 + \text{var } \hat{B}_2 - 2 \text{cov } \hat{B}_1 \hat{B}_2}}$$

\hat{B}_1 et \hat{B}_2 sont les coefficients de régression, $\text{var } \hat{B}_1$ et $\text{var } \hat{B}_2$ leurs variances estimées et $\text{cov } \hat{B}_1 \hat{B}_2$ leur covariance estimée. Les résultats de ce calcul sont présentés au tableau 5.

Grâce au tableau 5, colonne IV-I, on voit que les anglophones gagnent significativement plus que les francophones bilingues, si l'on utilise un seuil de signification de 90%, ce qui ne contredit pas l'hypothèse ii). Par contre les anglophones bilingues ne gagnent pas plus que les anglophones unilingues, ce qui contredit l'hypothèse iii).

L'examen de l'équation IV - 1 ne nous permet pas de savoir si le rendement d'un attribut linguistique varie selon l'âge et l'éducation de son détenteur. Examinons donc les équations IV - 2 et IV - 3. Notons

7. Notons ici comment interpréter les coefficients d'une régression dont la variable dépendante est un logarithme, et ce par un exemple. Soit R : revenus, X une variable dichotomique, Z une variable continue et $\ln R = B_1 X + B_2 Z + u$.

Alors, pour la variable continue $\frac{\partial R}{\partial Z} = B_2 \cdot R \rightarrow \frac{\partial R / \partial Z}{R} = B_2$,

et pour la variable dichotomique

$$\text{si } X = 0 \rightarrow R_0 = e^{B_2 Z}$$

$$\text{si } X = 1 \rightarrow R_1 = e^{B_2 Z} \cdot e^{B_1}$$

et donc $R_1 - R_0 = e^{B_2 Z} \cdot (e^{B_1} - 1) \rightarrow \frac{R_1 - R_0}{R_0} = e^{B_1} - 1$.

immédiatement que tous les coefficients des variables non linguistiques sont significatifs et d'un ordre de grandeur approprié dans ces deux équations. De fait, ils sont similaires à ceux trouvés en IV - 1.

Si l'on examine les coefficients qui captent l'effet de la langue dans l'équation IV - 2, on constate que dans le cas des bilingues, anglophone ou francophone, il n'y a pas interaction entre langue et éducation ; leur écart de revenu par rapport aux francophones unilingues demeure le même quel que soit leur éducation et est similaire à celui trouvé dans l'équation IV - 1. Par contre, les anglophones unilingues qui ont moins qu'une douzième année de scolarité ne gagnent pas plus que les unilingues francophones alors que ceux qui ont une douzième ou une treizième année de secondaire ou au moins un an d'université gagnent plus que les unilingues francophones.

Si l'on examine maintenant les coefficients qui captent l'effet de la langue dans l'équation IV - 3, on constate que les anglophones n'ont plus une prime stable par rapport aux francophones unilingues mais plutôt que celle-ci va croissant avec l'expérience et ce, jusqu'à ce que les individus atteignent vingt-huit ans d'expérience. A ce point, l'écart net entre unilingues anglophones et francophones est de vingt-sept pour cent ; cet écart net résulte du cumul de l'écart positif indiqué par le coefficient de la variable interactive langue/expérience et de l'écart négatif indiqué par le coefficient de la variable unilingue anglophone. Dans le cas des bilingues anglophones, on constate qu'ils gagnent alors seize pour cent de plus.

TABLEAU 5)

TEST DE L'EXISTENCE DE DIFFÉRENCES SIGNIFICATIVES
ENTRE LES COEFFICIENTS DES VARIABLES LINGUISTIQUES
ENSEMBLE DES INDIVIDUS

Coefficients examinés	Equation examinée		
	IV-1	IV-2	IV-3
Anglophones bilingues- anglophones unilingues	0.007 (0.24)	—	-0.016* ^b (-2.26)
Anglophones unilingues- francophones bilingues	0.029 (1.28)	—	0.027* ^b (4.59)
Anglophones bilingues- francophones bilingues	0.036* (1.67)	0.073 ^a (1.55)	0.011* ^b (2.37)

a : Coefficients simples de langue ;

b : Coefficients interactifs langue/expérience.

Les statistiques t sont entre parenthèses sous les écarts entre les coefficients.

Un * indique que l'écart est significatif au niveau de 95% lorsqu'on utilise un test-t à une queue.

Par contre, les bilingues francophones conservent une prime invariante par rapport à l'expérience, mais plus élevée qu'en IV - 1. Ceci fait que l'écart net de revenus entre anglophones et francophones bilingues varie avec l'expérience.

Il semble donc que l'interaction langue/éducation soit moins importante que celle qui existe entre la langue et l'expérience. Ceci pourrait peut-être s'expliquer par le fait que les entreprises situées au Québec n'importent pas leur main-d'œuvre parce qu'il ne saurait y trouver les individus ayant les qualifications formelles requises mais plutôt parce qu'au niveau d'expérience requis il n'y a pas suffisamment de franco-

TABLEAU 6

RÉGRESSION DU LOGARITHME DU REVENU SUR DIVERSES VARIABLES
INDÉPENDANTES, CINQ GROUPES D'ÉDUCATION,
Québec, 1970

	Niveau de scolarité				
	Primaire (0-8)	Secondaire (9-10)	Secondaire (11)	Secondaire (12-13)	Un an ou plus d'université
Constante	6.541** (118.37)	6.094** (112.91)	5.967** (90.48)	6.194** (86.64)	6.436** (76.39)
<i>Langue</i>					
Anglophones unilingues	0.009 (0.20)	0.150** (3.18)	0.153** (2.34)	0.201** (2.76)	0.184** (3.03)
Anglophones bilingues	0.140** (3.36)	0.167** (3.41)	0.20** (3.50)	0.161* (1.97)	0.079 (1.43)
Francophones bilingues	0.081** (4.15)	0.126** (5.06)	0.10** (2.60)	0.109** (2.61)	0.071 (1.59)
<i>Expérience</i>					
Expérience	0.050** (18.55)	0.076** (23.23)	0.082** (16.37)	0.078** (14.73)	0.067** (16.55)
(Expérience) ²	-0.0008** (-17.78)	-0.001** (-19.24)	-0.001** (-13.13)	-0.001** (-11.38)	-0.001** (-12.92)
<i>Sem. travaillées</i>					
14-26 semaines	0.463** (8.84)	0.861** (13.47)	0.975** (12.77)	0.929** (11.53)	0.828** (11.05)
27-39 semaines	0.941** (19.20)	1.315** (21.52)	1.586** (19.58)	1.165** (13.22)	1.459** (19.09)
40-48 semaines	1.199** (24.96)	1.626** (28.43)	1.949** (27.20)	1.598** (19.89)	1.889** (24.55)
49-52 semaines	1.305** (29.20)	1.792** (34.24)	2.065** (33.36)	1.829** (28.53)	2.026** (32.57)
<i>Régions</i>					
Urbaine 30,000 +	0.134** (6.08)	-0.017 (-0.52)	-0.043 (-0.84)	0.011 (0.18)	0.077 (1.16)
Urbaine 30,000 -	0.133** (5.36)	0.009 (0.23)	-0.003 (-0.05)	0.054 (0.76)	0.117 (1.57)
\bar{R}^2	0.402	0.613	0.711	0.721	0.666
Statistique F	220.03	331.57	286.67	273.63	282.15
# d'individus	3588	2295	1276	1161	1549

phones disponibles. Ceci serait d'autant plus vrai si pour certains types de fonctions, tel le travail au siège social, on demandait une expérience hors Québec que les francophones sont hésitants à acquérir (Chambre de Commerce de Montréal, 1975).

On peut également examiner l'interaction entre l'éducation et l'expérience d'une part et les attributs linguistiques d'autre part, en estimant des régressions par groupe d'éducation et d'âge. Ceci a l'avantage de permettre une interaction complète entre ces variables et les autres variables indépendantes. Nous examinons d'abord les régressions par groupe d'éducation dont les résultats sont présentés au tableau 6.

Toutes les équations présentées au tableau 6 ont un \bar{R}^2 relativement élevé de même qu'une statistique F d'ensemble fort satisfaisante. Il nous semble cependant intéressant d'examiner tour à tour chaque groupe de variables indépendantes, laissant les variables linguistiques pour la fin.

Les variables d'expérience sont toutes significatives et d'un ordre de grandeur approprié. Elles semblent indiquées que l'expérience est relativement plus rentable pour ceux qui ont un niveau de scolarité secondaire que pour les autres.

Les variables de semaines travaillées indiquent qu'il est préférable d'avoir une éducation secondaire à seulement une éducation primaire mais qu'une éducation universitaire accroît encore davantage le rendement de travailler plus durant une année.

Les variables de régions indiquent que, sauf chez les individus ayant un niveau d'éducation primaire, la résidence dans une région urbaine n'a pas d'impact sur les revenus des individus. Ceci s'explique sans doute en partie par la concentration des résidents des régions rurales dans ce groupe d'éducation ce qui fait qu'il reste peu d'individus dans cette catégorie dans les autres groupes d'éducation. On peut également penser qu'une mobilité plus grande des individus mieux éduqués empêche l'apparition de ces disparités.

Les variables de langue indiquent que l'hypothèse i) est à nouveau supportée, sauf dans le cas des unilingues anglophones qui ont peu d'éducation, si l'on accepte dans le cas de deux des coefficients du groupe « Un an ou plus d'université » un seuil de signification de 85%. Si l'on examine les résultats du tableau 7 on constate que, dans l'ensemble, les hypothèses ii) et iii) ne sont pas supportées.

Finalement, si l'on examine les coefficients des variables linguistiques, on constate une relative stabilité des coefficients des bilingues alors que chez les unilingues anglophones on constate l'existence d'un sommet dans l'écart avec les unilingues francophones au niveau de scolarité Secondaire 12-13 ce qui est similaire aux résultats trouvés au tableau 4.

Si l'on examine maintenant les régressions par groupes d'âge, dont les résultats sont présentés au tableau 8, on constate à nouveau que les \bar{R}^2 sont relativement élevés de même que les statistiques F. Si l'on examine les coefficients des différents ensembles de variables indépendantes on trouve que :

- dans le cas des variables d'expérience, on constate qu'elles ne sont pas significatives, sauf chez le plus jeune groupe, ce qui est un résultat peu surprenant lorsqu'on calcule des régressions par groupe d'âge ;
- dans le cas des variables de semaines travaillées, on trouve la relation positive entre semaines travaillées et revenu à laquelle on s'attend ;
- dans le cas des variables de régions, on constate que la région semble rapporter relativement plus lorsqu'on passe des plus jeunes aux plus vieux. Peut-être qu'on peut expliquer ceci par la nature des emplois disponibles dans les deux régions, l'expérience étant importante dans les cas de postes de direction ;

TABLEAU 7

TEST DE L'EXISTENCE DE DIFFÉRENCES SIGNIFICATIVES ENTRE
LES COEFFICIENTS DES VARIABLES LINGUISTIQUES.
ÉQUATIONS PAR NIVEAU DE SCOLARITÉ

Niveau de scolarité	Coefficients examinés		
	Anglophones bilingues-Anglophones unilingues	Anglophones unilingues-Francophones bilingues	Anglophones bilingues-Francophones bilingues
Primaire (0-8)	0.131* (2.27)	-0.072 (-1.62)	0.059 (1.38)
Secondaire (9-10)	-0.017 (0.28)	0.024 (0.51)	0.041 (0.85)
Secondaire (11)	0.047 (0.97)	0.053 (0.87)	0.10* (1.89)
Secondaire (12-13)	-0.04 (-0.42)	0.092 (1.40)	0.052 (0.68)
Un an d'université ou +	-0.104* (-1.81)	0.112* (2.32)	0.008 (0.18)

Les statistiques t sont entre parenthèses sous les écarts entre les coefficients.

Un * indique que l'écart est significatif au niveau de 95% lorsqu'on utilise un test-t à une queue.

TABLEAU 8

RÉGRESSION DU LOGARITHME DU REVENU SUR DIVERSES VARIABLES
INDÉPENDANTES, QUATRE GROUPES D'ÂGE,
Québec, 1970

	Groupe d'âge			
	25-34	35-44	45-54	55-64
Constante	6.473** (69.39)	7.752** (31.24)	7.896** (13.95)	7.021** (5.89)
<i>Langue</i>				
Anglophones unilingues	0.171** (4.07)	0.256** (5.95)	0.282** (6.17)	0.148** (2.42)
Anglophones bilingues	0.211** (5.32)	0.229** (5.44)	0.201** (4.59)	0.104* (2.42)
Francophones bilingues	0.114** (5.54)	0.114** (4.96)	0.086** (3.06)	0.020 (0.50)
<i>Scolarité</i>				
Ecole secondaire 9-10	0.115** (4.09)	0.111** (3.84)	0.074** (2.17)	0.095* (1.85)
Ecole secondaire 11	0.232** (6.38)	0.158** (3.70)	0.147** (3.08)	0.224** (3.11)
Ecole secondaire 12-13	0.295** (7.60)	0.228** (5.58)	0.200** (4.13)	0.317** (4.65)
Un an d'université ou plus	0.511** (12.07)	0.468** (9.91)	0.438** (7.16)	0.443** (5.31)
<i>Expérience</i>				
Expérience	0.048** (4.66)	-0.027 (-1.38)	-0.023 (-0.73)	0.027 (0.52)
(Expérience) ²	-0.001** (-2.61)	0.0006 (1.41)	0.0002 (0.419)	-0.0005 (-0.84)
<i>Sem. travaillées</i>				
14-26 semaines	0.727** (10.37)	0.333** (3.65)	0.439** (5.10)	0.403** (3.13)
27-39 semaines	1.194** (17.86)	0.840** (0.53)	0.821** (10.30)	0.826** (6.87)
40-48 semaines	1.484** (22.97)	1.037** (12.22)	1.171** (15.71)	1.087** (9.40)
49-52 semaines	1.638** (26.98)	1.166** (14.32)	1.294** (18.56)	1.166** (10.76)
<i>Régions</i>				
Urbaine 30,000 +	0.045* (1.67)	0.150** (5.02)	0.181** (5.05)	0.257** (4.85)
Urbaine 30,000 -	0.052* (1.72)	0.175** (4.17)	0.184** (4.67)	0.209** (3.47)
\bar{R}^2	0.406	0.394	0.448	0.347
Statistique F	124.63	89.59	90.91	39.16
# d'individus	2709	2042	1664	1077

- dans le cas des variables d'éducation, on constate dans tous les cas une relation positive entre l'éducation et le revenu, ce à quoi on s'attendait ;
- dans le cas des variables linguistiques, on constate à nouveau que l'hypothèse i) se vérifie. De plus, à l'examen du tableau 9, on constate que l'hypothèse ii) se vérifie également alors que l'hypothèse iii) ne semble pas tenir.

Finalement, si l'on examine les coefficients des variables linguistiques, on constate que l'écart entre anglophones et unilingues francophones s'accroît lorsqu'on passe du groupe 25-34 aux groupes 35-44 et 45-54, entre lesquels il y a peu de différence dans cet écart, puisqu'il décroît lorsqu'on passe au groupe 55-64, ce qui confirme ce qu'on observe au tableau 4. De fait, l'écart entre francophones bilingues et unilingues est relativement stable de 25 à 54 ans ne tombant à zéro que dans le dernier groupe d'âge.

Donc les résultats présentés dans cette section nous amènent à penser qu'il peut être intéressant de non seulement présenter les écarts moyens entre groupes linguistiques mais également de les présenter et de les analyser en tenant compte des différences entre groupes d'âge et d'éducation. C'est ce à quoi nous nous attacherons brièvement dans la dernière section de ce texte.

IV — Quelques réflexions sur les résultats de régressions

Nous allons procéder en deux temps dans cette discussion de nos résultats de régressions. Nous allons d'abord les comparer aux écarts bruts

TABLEAU 9
TEST DE L'EXISTENCE DE DIFFÉRENCES SIGNIFICATIVES ENTRE
LES COEFFICIENTS DES VARIABLES LINGUISTIQUES.
ÉQUATIONS PAR GROUPE D'ÂGE

Coefficients examinés	Groupes d'âge			
	25-34	35-44	45-54	55-64
Anglophones bilingues- anglophones unilingues	0.04 (0.75)	-0.027 (-0.52)	-0.081 (-1.47)	-0.044 (-0.63)
Anglophones unilingues- francophones bilingues	0.057 (1.39)	0.142* (3.48)	0.196* (4.66)	0.128* (2.26)
Anglophones bilingues- francophones bilingues	0.097* (2.51)	0.115* (2.86)	0.115* (2.83)	0.084 (1.52)

Les statistiques t sont entre parenthèses sous les écarts entre les coefficients.

Un * indique que l'écart est significatif au niveau de 95% lorsqu'on utilise un test-t à une queue.

décrits aux tableaux 1 à 3. Ceci fait, nous chercherons à départager le rôle de l'anglais comme langue maternelle et comme capital humain dans les différences de revenus nets entre anglophones et francophones unilingues.

Tout d'abord comparons, au tableau 10, les écarts bruts et nets de revenus entre groupes anglophones et francophones, bilingues ou non.

A l'examen du tableau 10 on constate que les différences brutes de revenus entre les divers groupes linguistiques surestiment le rôle de la langue dans l'explication des écarts de revenus. Ceci n'est pas surprenant puisqu'il est connu que des facteurs tels le nombre de semaines travaillées et l'éducation expliquent en partie les revenus des individus. Il se peut que l'écart observé en 1970 dans le niveau d'éducation entre francophones et anglophones s'explique par leur appartenance à l'une ou l'autre ethnie. En effet, si les ancêtres des individus inclus dans notre régression ont également vécu dans une société où l'anglais était la langue du travail, alors on peut croire que les revenus moins élevés des franco-

TABLEAU 10
ÉCARTS BRUTS ET NETS DE REVENU
Québec, 1970

Regroupement des individus	Ecart entre					
	Anglophones unilingues/ francophones unilingues		Francophones bilingues/ francophones unilingues		Anglophones bilingues/ francophones unilingues	
	Brut	Net	Brut	Net	Brut	Net
<i>Tous</i>	69	13.8	61	14.5	37	10.4
<i>Par groupe d'éducation</i>						
Primaire (0-8)	12	—	23	15.0	20	8.3
Secondaire (9-10)	51	16.2	50	18.1	35	13.4
Secondaire (11)	64	16.5	75	22.1	37	10.5
Secondaire (12-13)	147	22.3	119	17.5	58	11.5
Un an d'univer- sité ou plus	73	20.2	47	8.2	37	7.3
<i>Par groupe d'âge</i>						
25-34	44	18.6	54	23.5	28	12.1
35-44	74	29.2	69	25.7	36	12.1
45-54	93	32.6	73	22.1	43	9.0
55-64	82	16.0	63	11.0	38	—

phones à cette époque expliquent en partie les écarts de scolarité observés de nos jours entre anglophones et francophones. Ce genre de position a été soutenu par Raynauld et Marion (1972) lorsqu'ils suggèrent d'expliquer les différences de revenus entre Canadiens français et Canadiens anglais uniquement par les différences d'âge et d'attributs linguistiques et par Blinder (1973) lorsqu'il discute de l'impact de la discrimination raciale sur l'écart de revenus entre Blancs et Noirs aux Etats-Unis.

Il serait donc préférable d'utiliser un modèle où éducation, semaines travaillées, revenu et occupation sont déterminés simultanément par les attributs personnels des individus et de leurs ancêtres. Cependant en l'absence de données adéquates il nous semble préférable d'agir comme si l'éducation et le nombre de semaines travaillées ne dépendaient pas

TABLEAU 11
RÉPARTITION ENTRE EFFET DE CONNAISSANCE DE L'ANGLAIS
ET EFFET D'APPARTENANCE À L'ETHNIE ANGLOPHONE
DE L'ÉCART NET ENTRE UNILINGUES FRANCOPHONES
ET BILINGUES ANGLOPHONES
Québec, 1970

Groupe considéré	Ecart entre les coefficients d'attributs linguistiques	Part dû :	
		au capital humain	à l'ethnie
<i>Tous</i>	14.5	71.7	28.3
<i>Par groupe d'éducation</i>			
Primaire (0-8)	15.0	100.0	—
Secondaire (9-10)	18.1	100.0	—
Secondaire (11)	22.1	47.5	52.5
Secondaire (12-13)	17.5	100.0	—
Un an d'université ou plus	8.2	100.0	—
<i>Par groupe d'âge</i>			
25-34	23.5	51.5	48.5
35-44	25.7	47.1	52.9
45-54	22.1	40.7	59.3
55-64	11.0	—	100.0

NOTE : Nous avons retenu les coefficients de régressions statistiquement différents de zéro au niveau de 85% et plus. La formule de calcul des parts respectives du capital humain et de l'ethnie est :

$$\text{Part du capital humain} = \frac{BF}{BA} ; \text{Part de l'ethnie} : 1 - \frac{BF}{BA}$$

où *BF* et *BA* sont les écarts de revenus, en pourcentage, entre les francophones et anglophones bilingues d'une part, et les unilingues francophones d'autre part, calculés à partir des coefficients de régression.

des attributs linguistiques d'un individu, ce qui est le cas dans les régressions que nous avons estimées. Ceci nous amène à croire que les écarts nets de revenus entre groupes linguistiques que nous avons calculés sont plus susceptibles de sous-estimer que de surestimer l'effet réel des attributs linguistiques sur les écarts de revenus.

Comme nous l'avons indiqué plus tôt, on peut répartir l'impact des attributs linguistiques sur le revenu en effet de capital humain et en effet d'ethnie. L'effet de capital humain se mesure relativement aisément : il suffit de comparer à l'intérieur d'un groupe ethnique donné l'impact net du bilinguisme sur les revenus et d'examiner si cet impact est significativement différent de zéro. C'est ce que nous faisons lorsque nous avons examiné les hypothèses i) et iii) ci-haut, ce qui nous amène à conclure que le bilinguisme, au Québec en 1970, est rentable pour les francophones et non rentable pour les anglophones.

On peut également vouloir examiner si l'appartenance à l'ethnie anglophone est rentable par comparaison à l'appartenance à l'ethnie francophone. Cela n'est pas aussi aisé à faire que de calculer la rentabilité du bilinguisme puisque tout anglophone diffère, par définition, d'un francophone et par son ethnie et par son capital humain. C'est pourquoi nous proposons de comparer le revenu des anglophones bilingues à celui des francophones unilingues et de diviser l'écart observé en deux parties. La première, que l'on suppose égale au rendement du bilinguisme chez les francophones, constitue le rendement à la connaissance de l'anglais, c'est-à-dire au capital humain. La deuxième, que l'on suppose égale à l'écart de revenu entre francophones et anglophones bilingues, représente le rendement à l'appartenance au groupe ethnique anglophone. La répartition de ces effets pour nos différentes régressions est présentée au tableau 11.

A l'examen du tableau 11, on constate que les différences de revenus entre unilingues francophones et bilingues anglophones sont, en moyenne, plus le résultat de différences dans le capital humain linguistique que dans l'origine ethnique. On note par contre que la part due à l'ethnie semble s'accroître avec l'âge.

Ceci nous amène à soulever un dernier point à savoir comment interpréter les différences par groupe d'âge ou par niveau d'expérience dans le rendement des attributs linguistiques. On peut imaginer deux explications. La première est que les disparités de rendements entre attributs linguistiques au Québec sont établis lors de l'entrée d'une cohorte donnée d'individus sur le marché du travail et qu'elles demeurent inchangées au cours de la vie active de cette cohorte. Dans ce cas, les anglophones bilingues âgés de 45 à 54 ans bénéficient, depuis qu'ils travaillent, d'une prime de 25.7% par rapport aux unilingues francophones et ils la garderont jusqu'à leur retraite. La deuxième est que les disparités linguistiques

observées pour une cohorte donnée varie avec l'âge de cette cohorte mais que le profil observé en 1970 est celui qui a prévalu dans le passé et qui prévaudra dans le futur. Dans ce cas, en 1981, les anglophones bilingues âgés de 25 à 34 ans bénéficieront d'une prime de 23.5% par rapport aux unilingues francophones mais ceux âgés de 45 à 54 ans en 1971 ne bénéficieront plus que d'une prime de 11% puisqu'ils appartiendront alors au groupe 55-64 ans.

À notre avis, c'est sans doute la première hypothèse qui est la plus vraie. Ceci nous semble plausible étant donné la diminution observée récemment dans les disparités brutes de revenu entre anglophones et francophones (Boulet, 1979). Pour vraiment répondre à la question, il serait nécessaire de suivre une cohorte à travers le temps mais malheureusement nous ne disposons pas de données nous le permettant. Notons seulement que des résultats non publiés de Boulet portant sur les travailleurs masculins de Montréal pour 1961 et 1970 semblent indiquer que la prime à la connaissance de l'anglais et à être d'ethnie anglaise aurait diminué de 1961 à 1970. En effet, on constate que des analyses de régressions semblent indiquer que l'écart de revenus entre ceux qui connaissent l'anglais et les unilingues francophones a diminué chez ceux qui viennent d'entrer sur le marché du travail en 1961 et 1970, soit pour la cohorte d'individus âgés de 20 à 24 ans à ce moment. De plus, on note que l'écart de revenus qui existait au sein de la cohorte 20-24 ans en 1961 entre ceux qui connaissent l'anglais et les unilingues francophones semble avoir diminué de 1961 à 1970 puisque cet écart est moins élevé au sein du groupe d'âge 30-34 ans en 1970.

En conclusion, il semble qu'au Québec en 1970 le bilinguisme est rentable pour les francophones et non pour les anglophones et que cette prime varie avec l'âge mais pas avec l'éducation des individus. Il sera donc intéressant d'examiner l'évolution de ces disparités à partir des données du recensement de 1981, si cela est possible.

François VAILLANCOURT,
Université de Montréal.

BIBLIOGRAPHIE

- BECKER, Gary S., *Human Capital*, New York : N.B.E.R., 1964.
- BLINDER, Alan S., « Wage Discrimination : Reduced Form and Structural Estimates », *Journal of Human Resources*, 8, (automne 1973) : 436-455.
- BOULET, Jac-André, « Un aperçu du type d'interrelation entre la croissance économique et la composition linguistique du marché montréalais », Ottawa : Conseil Economique du Canada, 1976, miméo.
- BOULET, Jac-André, « L'Evolution des disparités linguistiques de revenus de travail dans la zone métropolitaine de Montréal de 1961 à 1977 », Ottawa : Document no 127, Conseil Economique du Canada, 1979.
- Chambre de Commerce du district de Montréal, « Montréal vu par les hommes d'affaires », Montréal : miméo, 1975.
- HECKMAN, James et POLACHEK, Solomon, « Empirical Evidence on the Functional Form of the Earnings-Schooling Relationship », *Journal of the American Statistical Association*, 69, (juin 1974) : 350-354.
- LUSSIER, Marie-Josée, « Une analyse des disparités de revenu sur le marché de la main-d'œuvre féminine au Québec », Montréal : Rapport de recherche, Département de sciences économiques, Université de Montréal, 1978.
- MINCER, Jacob, *Schooling, Experience and Earnings*, New York : N.B.E.R., 1974.
- RAYNAULD, André, MARION, Gérald et BÉLAND, Richard, « La répartition des revenus selon les groupes ethniques », Ottawa : Commission royale d'enquête sur le bilinguisme et le biculturalisme, 1969, miméo.
- RAYNAULD, André, et MARION, Gérald, « Une analyse économique de la disparité inter-ethnique des revenus », *Revue Economique*, 23, (janvier 1972) : 1-19.
- RIBOUD, Mireille, « Etude de l'accumulation du capital humain en France », *Revue Economique*, 26, (mars 1975) : 220-244.
- TAUBMAN, Paul, « Earning, Education, Genetics and Environment », *Journal of Human Resources*, 11, (automne 1976) : 447-461.
- VAILLANCOURT, François, « Differences in Earnings by Language Groups in Québec, 1970 », Thèse de doctorat, Queen's University, Kingston, Ontario, 1978.
- WELLAND, J.D., « Cognitive Abilities, Schooling and Earnings : The Question of Functional Form », Hamilton : Discussion Paper, Economics Department, McMaster University, 1976.